

Se redressant avec résolution, elle joignit les mains, et, levant les yeux au ciel, elle murmura.

— Hélas ! Joseph lui aussi fut vendu ; mais il était moins infortuné que moi ! Il n'avait pas été livré par sa propre mère. Et elle éolata en sanglots.

— Petite insolente ! petite vipère ! s'écria la comtesse avec rage. Voilà comment vous me payez de ma sollicitude.

Au même instant le timbre de l'appartement retentit...

— C'est lui ! balbutia M. de la Clémaderie. Il vient chercher la réponse définitive. Qu'allons-nous lui dire ? Voyons Cyprienne, décide-toi ! Ne nous mets pas au désespoir ! Un mot de toi suffit pour nous ruiner et pour te ruiner toi-même ! Et ce mot-là, tu ne le prononceras pas. Réfléchis ! Je t'en conjure. Tu consens, n'est-ce pas ?

— Jamais !... dit-elle avec fermeté ! Jamais !

— Misérable !... Sœur dénaturée... retire-toi !...

Il la poussa dans la pièce voisine et dit tout bas à sa mère :

— Dissimulons ! Prenons un air souriant. L'important est de gagner du temps. Nous finirons bien par forcer son consentement.

Le marquis de Rys entra dans le salon, baisa galamment la main de la comtesse, pressa celle du jeune cousin, et demanda, non sans une certaine anxiété :

— Eh ! bien, et Cyprienne ? Vous lui avez parlé ?

— Ma fille, monsieur le marquis, ne pouvait être que très honorée, très touchée, très reconnaissante de votre démarche.

— Et elle consent ? Elle ne dédaigne pas d'associer à ma vieillesse ses vingt ans, sa fraîcheur, sa beauté ?

— Elle est heureuse et fière !... je vous le répète, mon cousin. Mais vous comprenez que cette communication si imprévue l'a quelque peu troublée... Vous savez ce que c'est qu'une jeune fille ?... Ce mot de mariage, prononcé pour la première fois, lui a causé une émotion bien naturelle. Et puis elle se trouve légèrement indisposée ce matin. D'ailleurs Mlle de la Clémaderie ne peut avoir d'autre volonté que la mienne...

— Enfin, se hâta d'ajouter le sous-lieutenant, vous pouvez considérer la chose comme faite, mon beau-frère !

— Ainsi, mes soixante ans ne l'épouvantent pas ? Certes, je l'adore ! Mais je ne veux posséder Cyprienne que de son libre consentement, en dehors de toute pression, de toute influence... Un amoureux comme moi est peut-être bien ridicule...

Il s'arrêta en apercevant la jeune fille.

Cyprienne l'oreille collée à la porte, avait tout entendu. Elle se décidait à intervenir.

M. de Rys se précipita au-devant d'elle, lui saisit les deux mains :

— Chère Cyprienne ! chère enfant ! C'est votre jolie bouche qui va prononcer mon arrêt !

La mère et le frère, atterrés par cette apparition, adressaient à la jeune fille des regards suppliants.

Le jeune homme voulut payer d'audace et forcer la main à sa sœur.

— La voici qui vient vous ouvrir son cœur, cher beau-frère !

— Mon cher cousin, monsieur le marquis ! dit Cyprienne d'une voix émue...

Le vieux garçon s'approcha d'elle.

(A SUIVRE)

Commencé le 28 Août 1884—(No 244).

## LES DRAMES INCONNUS

### PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI

#### XIV.

Le comte parut avoir deviné juste, car le lendemain, au déjeuner, Berthe avait retrouvé son calme. Elle répondit à tout ce qu'il plut à son mari de lui dire et ne parla nullement de la scène de la veille. Pendant quinze jours, le Russe vécut anxieux, mais il finit par se tranquilliser si complètement sur les suites de sa faute qu'il fut le premier à la rappeler. Dès les premiers mots sa femme l'arrêta d'un geste de main :

— Que ceci, Iwan, vous apprenne à commander à vos colères, dit elle doucement.

C'était la première fois que Berthe l'appelait par ce nom de baptême.

— Je suis donc pardonné ? s'écria-t-il joyeux.

Pour réponse, elle lui tendit sa petite main.

— Oh ! comme vos mignons doigts sont glacés ! laissez moi les réchauffer, dit le comte qui les couvrit de baisers sans s'apercevoir que cette main frissonnait sous ses lèvres.

Sauf la froideur qu'elle opposait aux élans de passion de son époux, la comtesse se fit douce, prévenante, aimable. Pour tout le monde, domestiques compris, c'était un heureux ménage et M. de Jozdres lui-même s'y trompa.

— Le Russe s'en tire bien, se disait-il après chacune des nombreuses visites qu'il faisait aux époux.

Pour complaire à son mari, Berthe lui avait demandé de lui apprendre le russe. A ces leçons, auxquelles assistait Francis, elle fit, ainsi que l'enfant, de rapides progrès.

— A quoi bon vous donner pareille peine ? demanda le procureur un jour qu'il les surprit en pleine leçon.

— Je veux que mon cher Iwan me fasse visiter son pays, dit-elle en riant.

— Décidément elle est folle du bellâtre, pensa le magistrat.

Il eut bientôt la plus complète preuve de la condescendance avec laquelle l'épouse se pliait à tous les désirs de son mari. Le comte, non s'en souvient, avait acheté la propriété de Valnac pour satisfaire ses goûts de chasseur. Un soir qu'on causait des chasses qui allaient s'ouvrir, de Gabrinoff dit en riant :

— Pour compagnon je suis menacé de n'avoir que le chevalier de Saint-Dutasse qui, le jour du mariage, a été invité par la comtesse. Or, comme il me souvient, la seule fois que j'ai jadis chassé avec ce cher chevalier, qu'il a tué sept chiens et un bœuf, je me crois bien excusable de chercher à lui adjoindre d'autres disciples de saint Hubert.

Le procureur cita une dizaine de noms des plus intrépides chasseurs du pays, puis il ajouta :

— Il est quelqu'un avec lequel vous devriez bien vous lier, car ses terres, réunies aux vôtres, vous offriraient la plus belle chasse du département.

— Bah ! qui donc ?

— C. lui dont la propriété vous borne du côté de la Fali-zette.

— Ah ! oui, un M. d'Armangis.

— Précisément. Voici un mois qu'il est installé chez lui.

— Je le sais, dit le comte. Comme nouveau venu dans le pays, me trouvant tenu à des devoirs de politesse envers mes voisins, j'ai envoyé plusieurs fois ma carte à M. d'Armangis. I